

PERVERSION

YURI ANDRUKHOVYCH

PERVERSION

*Traduit de l'ukrainien par
Maria Malanchuk*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Перверзія (Perverzija)*

The original Ukrainian edition was published in 1997
by Lileya-NV, Ivano-Frankivsk

Juri Andruchowytch : *Перверзія (Perverzija)*
© Juri Andruchowytch 1997 © Suhrkamp Verlag Berlin 2011

All rights reserved and controlled
through Suhrkamp Verlag Berlin

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-88250-367-1

*À John Siddhartha,
prisonnier voyageur de Nottingham*

« *L'Italie,
la bienheureuse Italie,
s'ouvrirait à moi.* »

Izdryk¹

Préface de l'éditeur

La disparition mystérieuse et de toute évidence prématurée de Stanislav Perfetskyi de l'horizon visible, qui s'est produite au début mars de l'année dernière à Venise, n'a malheureusement pas ébranlé les fondements de notre société actuelle. Elle n'a pas non plus ébranlé sa surface, à l'exception de quelques phrases occasionnelles dans les journaux télévisés ainsi qu'une ou deux mentions dans les canards populaires, telles que, par exemple : « Ne vous rendez jamais à Venise, messieurs les poètes ukrainiens ! » (*Bazar de la gare* du 8 avril et *Affaires de Kiev* du 10 avril de la même année). Seule l'*Idée XXI* de Lviv a donné un plus large écho à cet événement (anti-événement ?) dans un commentaire qui, par son pathos évident, s'approchait davantage de la nécrologie.

Il semblerait qu'aucune instance diplomatique, policière, ou secrète de notre pays ne soit intervenue. La police italienne s'est contentée du silence de la partie ukrainienne ainsi que des preuves matérielles peu convaincantes recueillies dans sa chambre d'hôtel après la disparition de Perfetskyi.

1. Yuri Izdryk, poète, écrivain, essayiste et traducteur ukrainien, coéditeur avec Yuri Andrukhovych de la revue *Tchetver*, illustrateur de son recueil poétique *Oiseaux et plantes exotiques*. (*Note de la traductrice*)

Deux versions ont été explorées (avec toute la négligence possible) en parallèle : le meurtre et le suicide, de telle sorte qu'une troisième variante n'a jamais été envisagée, à savoir le suicide provoqué par une force extérieure. Ayant analysé un certain nombre de preuves abandonnées par Perfetskyi (enregistrements sur cassettes audio, cahiers, disquettes d'ordinateur, etc.) et faisant complètement abstraction de l'absence du principal *corpus delicti*, à savoir le corps du poète, que des plongeurs vénitiens ont cherché en vain pendant une semaine dans l'obscurité du Grand Canal, l'enquête a été bouclée à la va-vite.

Un article profond et sensible, intitulé « Ciao, Perfetskyi... ?! », a paru dans les pages de l'*Idée XXI* de Lviv avec une rapidité surprenante, en date du 21 mars. Signé du nom, jusqu'ici inconnu du lecteur, de Bilynkevych (à mon avis, il ne peut s'agir que d'un pseudonyme¹), ce texte constitue un exemple de mélange des genres presque maladif. Je ne saurais résister à la tentation de le faire paraître ici dans sa totalité, avec tous ses aspects positifs et négatifs, conservant même ses particularités pas toujours normatives tant au niveau orthographique que lexicologique. Je considère que cela nous aidera grandement à lutter contre l'avalanche de textes que comprend ce livre quasi sensationnel.

CIAO, PERFETSKYI... ?!

Très tôt dans la matinée du 11 mars, à Venise, Stass Perfetskyi, poète et culturologue ukrainien de la jeune génération, très connu à Lviv, originaire de Tchortopil², s'est précipité dans l'éternité des eaux du Grand Canal depuis la fenêtre de sa chambre d'hôtel du Lion blanc. Il n'a presque rien emporté avec lui *là-bas*, laissant même ses lunettes sur la table, et sur le rebord de la fenêtre – ce portail ouvert sur l'inconnu –, ses chaussures, mangées par les vers et l'humidité, dont les bouts

1. Bilynkevych est le nom de l'agent provocateur qui apparaît dans d'autres romans de Yuri Andrukhovych (*Rekreatsiyi, Moscoviada*). (N.d.T.)

2. *Tchort* signifie « diable ». Tchortopil est la ville imaginaire des Carpates où se passe l'action du roman *Rekreatsiyi*. (N.d.T.)

étaient tournés « vers la sortie ». Apprendrons-nous un jour quelles furent ses dernières paroles ?...

Stakh était toujours souriant comme un Japonais. On le connaissait gracieux et souvent triste, ouvert à tout ce qu'il y avait de plus superficiel et en même temps complètement centré sur l'essentiel. J'ai eu la chance à un moment donné d'être son camarade de classe, et il s'en est toujours souvenu.

Stakh est arrivé à Lviv jeune homme dans l'idée de conquérir la ville. Je peux maintenant dire avec toute la certitude voulue qu'il a réussi à le faire. Il connaissait une multitude de langues : l'anglais, l'allemand. Innombrables étaient ses visages, innombrables ses noms. Dans le milieu de la bohème moderne, on l'appelait non seulement Perfetskyi, mais aussi Poisson Jonas, Carpe Lovelaskyi, Silure Divinskyi, Le Poivré, Le Pimenté, Antipode, Bimber Bibamus, Pierre Dolynskyi, Kamal Manchmal, Johann Kogan, ainsi que Glück, Blum, Vroubl et Strudel... Et c'est là une liste loin d'être exhaustive.

Avez-vous remarqué à quel point notre paysage urbain s'est appauvri du fait de son absence ? Lui, lui alors ! il savait survoler les rues et faire chavirer les cafés comme personne, tel un jeune diable, transformant éternellement son apparence et nous gratifiant à chaque fois de nouveaux vers géniaux ! Sur la photo ci-dessous, vous voyez son look à une époque qu'il a lui-même qualifié de « dandysme cosaque » : la tête rasée de près, parfaitement lisse, jusqu'à la touffe de cheveux au sommet, un monocle dans la main gauche, vêtu d'un smoking où, il est vrai, au lieu d'un nœud papillon, on reconnaît aisément une patte de poulet desséchée en guise de symbole de protestation contre la menace nucléaire.

À chaque instant, il a tout risqué : ses biens, son talent, sa vie. Presque toutes ses performances, autant d'audacieuses escapades, effectuées en public, au milieu d'équipes de télévision et de pirates vidéo, semblaient vouées à un échec certain, mais se soldaient par des triomphes absolus. Je ne prendrai pour exemple que l'archi-doucereuse *Résurrection de Barbara Langisz*¹, œuvre largement sponsorisée, réalisée à minuit devant l'une des tombes à demi détruites du cimetière Lytchakivskyi,

1. Barbara Langisz, dame patricienne vivant à Lviv au XVII^e siècle, a été l'objet d'un poème de Yuri Andrukhovych. (*N.d.T.*)

où douze tours en carton ont libéré dans les cieux pluvieux de Lviv d'innombrables pigeons, ballons, préservatifs, corbeaux et métaphores poétiques ! [Notre journal à l'époque n'a pas manqué de publier un reportage sur cet événement ambivalent. *N.d.E.*] Ou encore, le vol inoubliable au-dessus des toits et des places, entrepris courageusement depuis les hauteurs du point le plus élevé de Lviv, le Vysokyi Zamok¹ : « Un jeune poète dans les griffes d'un deltaplane ! »

Il ne se contentait pas simplement de réciter de la poésie, Stakh Perfetskyi. Il a joué et chanté avec des groupes de rock, des quatuors symphoniques, des jazzmen de la rue, avec des chœurs et des orchestres (l'oratorio *Nuits des captifs*), avec des musiciens ambulants péruviens, des tziganes arméniennes des bas quartiers de Lviv, avec des sonneurs de guimbarde de Tchortopil qu'il a amenés une fois à Lviv depuis les hauts plateaux carpatiques au moyen de trois hélicoptères militaires, et aussi avec Elton John, qui cette année est venu incognito passer du temps dans notre ville. Stass savait jouer de presque tous les instruments de musique, mais son génie atteignait son apogée en faisant vibrer nos âmes, vibrer toutes ces cordes, totalement invisibles à l'œil nu, autant de ses fans que de ses ennemis...

Mais à propos de ses ennemis – pas un mot.

Parfois, il disparaissait pendant une longue période. Et tout le monde comprenait : il s'agissait pour lui d'écrire de nouveaux vers, d'expérimenter de nouvelles idées, c'était l'oxygène amer de l'existence qui lui frappait la poitrine – jusqu'à son paroxysme éternel. Où avait-il disparu ? Dans les forêts des Carpates, dans les déserts d'Arabie ? Peut-être qu'il se construisait d'étranges nids humides faits de collants et de vieux manuscrits dans les mansardes inexplorées de Lviv ? Et aujourd'hui ? Où a-t-il disparu aujourd'hui ?

C'était une planète, et quarante satellites gravitaient autour de lui, c'était une étoile. Une étoile parfois solitaire. Surtout quand il n'avait plus le sou. Seul dans notre grande ville indifférente.

Il a abandonné cette ville – comme nous le savons aujourd'hui, pour l'éternité – au début du printemps 1992,

1. Lit. « château haut ». (*N.d.T.*)

organisant un spectacle d'adieu à la gare, *Les Douze plus belles amantes*. Et à chacune d'elles, il a laissé quelque chose de lui-même, une infime parcelle, *a kind of magic*. L'une a reçu son dernier cahier de poésie, l'autre l'harmonica d'avant-guerre dont s'était muni un soldat inconnu de la Wehrmacht en entrant dans la bataille, une troisième un fac-similé en plâtre de son pénis. Lui, Perfetskyi, aimait faire des cadeaux. Des objets, des pensées, des images, son corps et son âme. Nous n'avons même pas remarqué que nous avançons, ô combien comblés par ses dons. Jusqu'à ce qu'il ne soit plus parmi nous.

Ce matin-là où blanchissait la campagne, comme notre autre grand poète l'a écrit, « se lamentaient les douze plus belles amantes ». Comme toujours, souriant et myope, Stakh Perfetskyi agitait la main, se tenant sur le marchepied du wagon, et le train disparaissait lentement vers le lointain. Mais il s'est avéré que le train n° 75 n'a pas suivi le trajet prévu de Lviv à Przemyśl. Il a transporté notre Stakh non vers cette ville polonaise voisine, mais vers... NULLE PART.

Qu'as-tu fait, Ami, entre ce timide automne et le début du printemps suivant, quand tu as pris la décision, sans rien nous demander, de régler tous tes comptes avec la vie à Venise, imprégnée de culture millénaire et de vapeurs salées ? Et quel a été le titre de ta dernière performance artistique : *Chute libre d'une fenêtre d'hôtel* ? Réponds. Il ne répond pas !

Qu'est-ce qu'il reste ? Quelques conclusions, quelques souvenirs.

Recueils de poésie qui se sont envolés comme des pierres de sa fronde spirituelle [*il y a ici une erreur typographique indubitable : à la place de « fronde », il faut lire « front » – Yu. A.*]. Les voici tous, dans l'ordre de publication : *Astrologie pour les nuls* (Lviv-Tchortopil, 1989), *Cambriolage à l'hôtel Georges* (Lviv, 1990), *Les Conquêtes* (Lviv-Paris-Munich, 1990), *Soyons attentifs* (Lviv, 1991), *La Vie comme la mort* (New York-Ternopil, 1992).

Ses essais littéraires ont pour la plupart été distribués sous forme de *samvydav*¹ : *Lectures concrètes* (1991), *Construire un boudoir* (1992).

Les performances les plus renommées (loin d'être toutes documentées – encore une fois, notre sempiternelle

1. Textes autoédités. (N.d.T.)

désorganisation !) ont toujours un lien avec les dates : *Le parc Stryiskyi à la période jurassique*, *L'Amour des trois Arlequins*, *Résurrection de Barbara Langisz*, *L'Arrivée de Sa Majesté l'empereur François-Joseph I^{er} à Lviv, été 1855*, *Un jeune poète dans les griffes d'un deltaplane*, *Banquet d'anniversaire au théâtre Anatomique*, *Dévorer le Grand Poisson*.

Concerts, soirées, débats, discussions, ivresses, scandales.

Quoi d'autre ?...

Regardons à nouveau la photo. À peine souriant, un peu ironique, mais doux, en habit qui flotte de tous côtés, Stass nous transperce à travers le monocle rivé à son œil gauche. Le regard de l'œil droit est chaleureux et affable, ruisselant d'amour. Serait-ce parce qu'il ne pouvait presque rien voir sans ses lunettes ? Et peut-être, au contraire : précisément parce qu'il pouvait *tout* voir. Et maintenant, il voit *tout*. Depuis *là-bas*.

I. BILYNKEVYTCH

P.S. Selon les informations obtenues par les experts de la rédaction, informés par des sources assez sûres, la disparition (le suicide ?) de Stass Perfetskyi a été remarquée au lendemain de son anniversaire, qui, par une ironie du sort, tombait toujours un 10 mars. Ce jour-là, il allait avoir... Mais de toute façon, quelle importance ?

Voilà donc l'article paru dans *Idée XXI*. Il faut ajouter que, suite à sa publication, le rédacteur en chef a immédiatement eu de graves problèmes, puisque dans le numéro suivant déjà, daté du 28 mars, paraissait un avertissement éditorial en petits caractères dissimulé dans le coin inférieur d'une page :

« La rédaction rejette et réfute à l'avance toutes les rumeurs et les insinuations liées au nom d'un certain St. Perfetskyi. Nous demandons à nos honorables lecteurs de ne plus communiquer avec nous à ce sujet. »

Une telle annonce, en elle-même très révélatrice de la véritable situation concernant la liberté de la presse dans notre pays démocratique, m'a poussé à effectuer des recherches particulières ainsi qu'une enquête volontairement discrète et privée. Par ailleurs, je me considérais tenu de le faire, étant l'un de ceux qui connaissait personnellement Perfetskyi et

à qui revenait l'idée même d'un des noms de Stass (« Antinoë » et non « Antipode » comme le douteux M. « Bilynkevitch » se permet de l'inventer). Et à ce sujet, puisqu'il est question des fantaisies, des spéculations et des falsifications dudit Bilynkevitch, cela vaut la peine d'en rectifier ici les plus flagrantes : ainsi, « l'hôtel du Lion Blanc » (et non du « Lion blanc » avec une minuscule), de la fenêtre duquel Perfetskyi s'est soi-disant jeté, a été définitivement fermé il y a deux cents ans, bien que toutes sortes de personnages royaux, ainsi que des courtisans avec leurs maîtresses, aimaient y descendre au cours des XVII^e et XVIII^e siècles.

Mais revenons à Perfetskyi.

Durant plusieurs années j'ai intensément suivi l'évolution de cet individu extraordinaire ; j'ai quelquefois participé à ses performances et à ses provocations et, sincèrement, je ne pouvais pas m'empêcher de l'aimer.

Profitant de plusieurs de mes connaissances dans les pays européens voisins, j'ai réussi à rassembler certaines informations sur les activités de Stakh au cours de cette période mystérieuse que, non sans fioritures de bas étage, l'auteur de *l'Idée XXI* a situé « entre ce timide automne et le début du printemps suivant ». Les faits sur lesquels je souhaite me pencher sont principalement attestés dans des articles de presse, des dépositions de témoins oculaires, des cartes postales, des programmes, des affiches, etc. Il faut tenir compte de tout cela avec la prudence la plus zélée, mais néanmoins en tenir compte.

Décrit avec lyrisme par le graphomane Bilynkevitch (ah ! ah !), le train n° 75 est bien arrivé ce jour-là à Przemyśl, et Perfetskyi en est descendu. Je le confirme, car déjà trois jours plus tard, le dimanche 20 septembre, Stass Perfetskyi a donné un spectacle pour la communauté ukrainienne de la ville. De nombreux auditeurs (au nombre total de trente-sept), après la fin de la Divine Liturgie en la cathédrale gréco-catholique locale (une ancienne église de garnison polonaise), se sont rendus à une rencontre (comme le rapporte la revue des Ukrainiens de Pologne *L'Éructation*) avec « un invité célèbre de la ville du Lion et sa muse poétique ». Outre plusieurs nouveaux poèmes complètement incompréhensibles pour ceux qui étaient présents, Perfetskyi a effectué quelques études

acrobatiques, et a également répondu à des questions sur la situation en Ukraine. Sur l'ensemble du programme, ce sont les études acrobatiques qui ont eu le plus grand succès, surtout quand il a marché sur les mains. En ce qui concerne la muse, c'était peut-être Ewa, étudiante en astrophysique, une cinglée originaire de Varsovie, amie de longue date de Stakh.

Tout le chemin ultérieur de Perfetskyi que j'ai suivi de près dans les moindres détails est une poussée acharnée, incessante, et infaillible vers l'Ouest avec son crépuscule délicat et profond. Comme dans un kaléidoscope brillent les lumières de la ville, des places, des ponts, des tours de la cathédrale et des portails de l'université, des cafés louches, des dortoirs pour SDF et des hôtels cinq étoiles. Comment a-t-il réussi à franchir la frontière ? Je sais peu de chose à ce sujet. Mais – et cela saute aux yeux ! – pas une seule étape vers l'Est ! C'est comme d'accomplir une gigantesque mission, dont le sens profond est connu quelque part *là-bas*, dans les hauteurs stratégiques froides et inaccessibles.

Il suffit de déplier l'une des nombreuses cartes de l'Europe disponibles aujourd'hui. Un voyage délicieux par son ampleur nous attend, qu'un auteur d'un roman pour adolescents pourrait intituler *Dans les pas d'un poète disparu*.

Après Przemysł il y a eu Cracovie, une ville déjà bien habitée par l'Histoire à l'originalité et aux curiosités. Perfetskyi, alias Poisson Jonas, s'y sentait comme un poisson dans l'eau. Pour commencer, il a lu un discours extrêmement hermétique mais brillant sur les systèmes quantitatifs et qualitatifs de versification devant cinq cents étudiants de l'Université Jagellon. Selon d'autres sources, on affirme que ce ne sont pas cinq cents mais treize étudiants qui ont écouté ce discours enchanteur (le texte de celui-ci n'a pas été retrouvé à ce jour). En tout cas, sa performance a eu un succès à tel point indéniable que Perfetskyi a voulu rester à Cracovie encore un peu plus longtemps. Fort du soutien de deux ou trois voyous locaux et de quasi-criminels, au cours des jours et des nuits suivants, il bacchanalisait les environs de la place du Marché et, à proximité, du quartier juif, appelant cette action risquée « Un Tartare dans la ville. Scènes de l'histoire de Cracovie ». Résultat de l'exercice : la casse de quatre vitrines de magasins dans la rue Saint-Florian, deux combats spontanés dans la rue

Saint-Jean et la rue des Franciscains, une lecture nocturne des passages les plus controversés du long poème *Les Haïdamaks* de Chevtchenko¹, devant le monument à Mickiewicz, mais aussi toute une cargaison de bouteilles vides de genièvre, liqueur de noix, vodka au poivre, citron, safran, bière Okocim et autres boissons slaves, dans lesquels Perfetskyi, alias Bimber Bibamus, se noyait lui-même avec son entourage anonyme, n'excluant pas un seul passant cracovien. La performance s'est achevée au poste, où, expliquant ses actions exotiques, Perfetskyi assurait d'une seule chose : il supposait que l'esprit du cavalier tartare légendaire s'était installé en lui, celui qui, à l'époque du Moyen Âge tardif, d'un tir de son arc a coupé la vie du joueur de trompette de la tour Sainte-Marie au milieu d'une note. Cette version n'a pas eu excessivement l'air de convaincre la police de la ville de Cracovie, et l'affaire avançait, apparemment, vers les tribunaux, jusqu'à ce qu'un jour, de manière incompréhensible et sans laisser une trace, Perfetskyi (alias Carpe Lovelaskyi) réussisse à passer à travers les grilles et, battant désespérément des nageoires, à se dissoudre dans l'insondable inconnu.

Léchant ses plaies et revenant à lui suite à cet extrême épuisement nerveux, Stakh est resté une ou deux semaines dans un petit monastère des pères rédemptoristes, situé sur une montagne près de la frontière polono-slovaque. Le supérieur du couvent était un certain père Remigiusz, dans un passé récent expulsé de l'École polytechnique de Lviv pour la création simultanée de trois groupes secrets aux objectifs distincts. Perfetskyi l'avait connu de loin à Lviv (participation conjointe à des manifestations en 1990²), mais c'était seulement en ce mois d'octobre, dans cette propriété paisible au milieu de la forêt des Tatras, qu'ils se sont rencontrés en esprit et qu'ils ont vécu une profonde amitié, passant leurs jours dans la vertu, dans la paix spirituelle, dans les chants krishna et latins, dans la méditation, dans la cueillette de fraises des bois tardives, mais aussi dans les conversations tranquilles sur l'apiculture et la fabrication du fromage.

1. Taras Chevtchenko (1814-1861), poète national ukrainien. Son poème *Les Haïdamaks* se situe à l'époque des révoltes cosaques contre les Polonais au XVIII^e siècle. (*Note de l'auteur*)

2. À l'époque soviétique, pour l'indépendance de l'Ukraine. (*N.d.T.*)

Dans la deuxième moitié d'octobre Stakh Perfetskyi, illuminé et comme renouvelé, émerge (lui qui est Silure Divinskyi) des eaux du Danube du côté de Bratislava où, sans beaucoup de succès, il tente d'organiser une conférence publique intitulée « Les Slovaques, branche ethnique de la nation ukrainienne ». L'affiche a même été préservée, quoique féroce ment saccagée, de toute évidence par des nationalistes slovaques. Rien de plus ne s'est passé à Bratislava, si l'on excepte le fait improbable que c'est là que Perfetskyi a réussi à obtenir un visa autrichien (et non à l'ambassade comme c'est la coutume pour tous les voyageurs, mais auprès du bohémien de Samarcande Yachkine avec lequel notre Orpheyskyi s'était entendu dans un hôtel miteux à proximité de la ville).

Et c'est ainsi que Vienne, un monde tout à fait autre, se dresse sur le chemin du héros de notre récit. À Vienne, il fréquente les réceptions officielles, surgit souvent à l'Opéra, à chaque fois dans une loge différente et avec un autre entourage, il apparaît dans des émissions télévisées sur des sujets mondains ou criminels (la connaissance parfaite de Perfetskyi de l'allemand et de tous les temps des verbes en anglais sans exception lui font une réputation de commentateur enjoué et intéressant). Toutefois, d'une manière totalement imprévue, il disparaît un jour de la surface de la terre, et plonge dans les denses profondeurs obscures. En outre, nous possédons deux versions concernant la suite de son séjour à Vienne.

La première affirme qu'il a passé plusieurs soirées de suite dans un appartement secret, et on ne sait pas qui il y a rencontré ni pourquoi. Par ailleurs, les habitations de ce type sont innombrables à Vienne, résidus mortels de l'Empire.

La deuxième version, qui semble plus probable, soutient que Stass Perfetskyi a obtenu un emploi comme danseur dans un club de strip-tease semi-clandestin de la Margaretengürtel, où chaque soir, sous le nom de Pierre Dolynskyi, il effectuait des mouvements érotiques compliqués pour la satisfaction des dames d'un certain âge, habituées de l'établissement.

Quoi qu'il en soit, l'hiver de cette même année Perfetskyi se trouve à Prague, où il arrive avec un faux passeport et déguisé en femme. En fait, toutes ces précautions de camouflage ne semblent pas tout à fait nécessaires, puisque Prague l'attendait depuis longtemps avec impatience et avec une invitation

sérieuse : à l'Université d'Europe centrale, il était censé donner une série de conférences sous le titre général : « Révélation crachées dans les marges. » La première de ces conférences a simplement été un choc pour les auditeurs, au premier abord enclins au scepticisme. Perfetskyi a célébré cette victoire mineure avec délectation, ne quittant plus au cours des deux semaines suivantes le bruyant et ignoble bar à bière nommé le Dachovy Posranec¹, sis quelque part à Zhizhkov. Quantité de Tchèques célèbres, tels Václav Havel et Egon Bondy, ne s'y sont rendus que pour le voir. Stakh Perfetskyi, alias Johann Kogan, les épatait par son humour et sa franchise, et de plus, il a enseigné à tous les ivrognes de Zhizhkov plusieurs chansons ukrainiennes et le toast « Boud'mo ! »

Toutefois, lorsque, après deux semaines, la deuxième conférence du cycle des « Révélation crachées dans les marges » a résonné entre les murs universitaires, la réaction de la salle, remplie de toutes sortes de racailles, s'est avérée nettement plus réservée. Cela n'a cependant pas alerté Perfetskyi ; et dès le surlendemain, de manière quasiment inconsciente (pour ne pas dire « assurée »), il se hasarda à faire une troisième conférence, bien que lui-même n'ait certainement aucune idée de ce qu'il avait à dire. La sentence est tombée, irréversible et absolue : tout de suite après la quatrième phrase prononcée par Stakh, avec des sifflements et des hululements, un envol de tomates pourries et de jurons dans diverses langues européennes a eu lieu. Rien ne le retenait plus à Prague.

Pour Noël, lui, Kamal Manchmal, s'est retrouvé de ce fait à Berlin, où, sans doute, il a dû se rendre via Dresde. Mais a-t-il fait une halte à Dresde, nous l'ignorons jusqu'à ce jour. Berlin l'a frappé par le nombre infini de lampions suspendus dans les arbres dénudés, et pas moins par les prostituées balèzes portant des bottes d'équitation et un fouet à la main qui, à l'approche du crépuscule, prenaient le contrôle de toutes les entrées et sorties de la place Savigny et de Charlottenburg. Stass, cependant, ne cédait pas à leurs insinuations amoureuses trop apparentes ; il a pris ses habitudes dans un petit restaurant de gauche peu coûteux appelé Terzo Mondo, dirigé par un Grec du nom de Costas qui

1. « Pigeon » en tchèque. (N.d.A.)

ressemblait à Zeus, et où il y avait un nombre incalculable de serveuses, des jeunes filles grecques, dont chacune était d'une manière ou d'une autre apparentée au propriétaire. Face à l'une d'elles, Zoé – il convient de noter qu'elle était la plus belle, avec des seins si haut perchés que l'esprit en était frappé au premier coup d'œil –, Stakh Perfetskyi, alias Le Poivré, a été saisi par quelque chose qui ressemblait fort à de l'amour. Assis pendant des heures à sa petite table dans la pénombre du restaurant Terzo Mondo, entre les relents de vin et de marijuana, lui, tel un chat affamé, fixait et suivait de son regard soucieux de myope chaque apparition de la magnifique dionysiaque qui, par ailleurs, est restée presque indifférente à son égard, lui apportant toutefois de temps en temps un verre d'imiglykos rouge offert par la maison. Stakh plongeait toujours plus profondément dans un engourdissement mélancolique, se persuadant peu à peu de son inutilité complète pour qui que ce soit dans ce monde. Parfois, Costas, le propriétaire de l'établissement, s'asseyait à côté de lui et, ayant tout compris à la perfection comme s'il lisait dans la paume de sa main, lui conseillait d'oublier Zoé, qui devait bientôt rentrer chez elle, en Grèce, où deux fiancés rivaux réclamaient le droit de devenir son mari. Le vieux Grec a sympathisé avec Perfetskyi, mais il l'a averti que s'il se mettait quoi que ce soit en tête l'ancienne coutume de tous les peuples du Sud exigerait de le castrer. Perfetskyi l'a remercié et a suggéré qu'ils chantent quelque chose ensemble.

Il est arrivé qu'un certain Nachtigall von Ramensdorf vienne à sa table, mais cet acteur de tragédie aujourd'hui déchu, descendant de chevaliers et d'usuriers, qui était capable d'imiter la voix d'Édith Piaf ou d'Ella Fitzgerald, ne pouvait aucunement, cependant, dissiper la mélancolie de Stakh. C'est ainsi, dans une solitude mortifère, qu'il a accueilli la nouvelle année, ayant par ailleurs préparé pour l'académie de Berlin une allocution tout en finesse sur le thème « La culture grecque antique et la jeune fille grecque d'aujourd'hui : convexités et concavités ». Huit professeurs l'ont écouté avec attention, clignant de leurs verres de lunette avec scepticisme ; à la fin, ils l'ont remercié par des applaudissements aussi rares que possible pour huit professeurs.

Et à cet instant intolérable de la vie, quand, tourmenté par l'insomnie et les yeux de Zoé, Perfetskyi a commencé à réfléchir aux propositions des dames du trottoir aux bottes d'équitation, une invitation de Munich est arrivée. Quelqu'un d'Invisible prenait soin de lui, redressant ses ailes, et effectuant une nouvelle manœuvre de sauvetage. Vu l'invitation, il apparaissait qu'une certaine institution du type fondation aurait très envie de le voir devenir leur boursier, lui offrant également les frais de séjour complets pour une période de trois mois avec logement non loin de Munich, juste à côté des Alpes, *schöne Umgebung*¹, une tradition de fabrication de la bière vieille de cinq cents ans, le lac gelé, les bains chauds, les cygnes enchantés, des cartes postales aux quatre coins de la terre, une salle avec cheminée, des bougies, de la confiture, un clavecin incrusté pour la pratique de la musique bien tempérée, des soins et de l'attention, *bayerische Spezialitäten*, des espèces d'arbres rares, les sculptures du parc, la maîtresse de maison portant une coiffe et des guêtres, d'immenses bottes de foin, du lait d'oiseau, des œufs frais, les fesses blanches des collines, *Kirche, Kinder, Küche*, tout l'or du monde, de la porcelaine, de la faïence, des toccatas et des fugues, des sonnets et des octaves, des musées, des musées, des musées, des musées, *ja-ja, eine gute Idee, jo-jo, eine Starnberger See, und eine feine Blechmusik, und meine kleine Nachtbumsik, und Hofbräuhaus, und Nazis-raus, und besser ist, dass es München gibt – mit Franzl und Platzl und Kindl und Rudl – willkommen am Stachus, Herr Stach, lieber Strudel*² !...

Le 23 janvier Stakh Perfetskyi, alias Strudel, se trouve sur le quai de la gare principale de la capitale bavaroise libre. Il disparaît de notre champ de vision à partir de ce moment-là. Toutes mes tentatives pour trouver une information quelconque sur sa tournée à Munich sont restées vaines pendant une période assez longue.

La nouvelle suivante concernant Stass a été, malheureusement, celle par laquelle nous avons commencé : mars, Venise,

1. « Joli environnement ». (*N.d.A.*)

2. Dépourvue de sens précis, une sélection rythmique de mots et locutions en allemand, empruntée par l'éditeur à une carte postale écrite par Perfetskyi sur le chemin de Berlin à Munich. (*N.d.A.*)

une disparition inexpliquée, et un matin, un pas à travers la fenêtre...

Nous vivons selon la loi des vases communicants. Tout mouvement, même le plus faible, trouve nécessairement son écho.

Il y a quelques semaines une de mes connaissances, un artiste assez célèbre, Bohdan Br., est rentré d'un stage de près de six mois à Venise, où on lui a enseigné l'amour des objets anciens et du vin jeune. Un jour, un inconnu lui a rendu visite dans sa maison ; il parlait un méchant ukrainien et lui a remis un gros paquet rempli de toutes sortes de choses. Ce paquet, selon ses mots (mais plus encore selon ses gestes), il fallait l'envoyer « à Ukraine ». Le visiteur inattendu ne pouvait rien expliquer de plus à cause de son vocabulaire notoirement insuffisant. Cependant, il prononça distinctement mon nom à plusieurs reprises.

C'est ainsi que le paquet du baragouineur m'est parvenu après le retour de Bohdan Br. de Venise.

Ce que vous trouverez dans la suite de ce livre provient dudit paquet et concerne l'aventure vénitienne de Stass Perfetskyi. J'ai tout rassemblé ici conformément à l'ordre dans lequel, à mon avis, l'action s'est déroulée.

Mais quels sont ces textes ? Quelle est leur origine ? Je les divise en plusieurs catégories.

Tout d'abord, ce sont des copies (si ce n'est les originaux) des documents mis à la disposition de la police après la disparition de Perfetskyi suite à une inspection complète de tout ce qu'il avait laissé dans sa chambre d'hôtel. Comme cela a déjà été indiqué, il y avait des cahiers, des cassettes audio avec des textes lus par Perfetskyi, des textes imprimés de divers fichiers informatiques qui, de toute évidence, étaient sur des disquettes de Stakh. Tout cela est de la main de Stakh lui-même et, je dois le dire, même une analyse textologique extrêmement minutieuse appuierait ma conviction qu'il ne s'agit pas de faux, que *ces* mots, *ces* phrases, *cette* vision lui appartiennent à lui, Stakh Perfetskyi. Mais ces matériaux sont loin d'être la majorité, ne constituant même pas le tiers de l'ensemble.

Deuxièmement, on trouve des textes qui étaient et demeurent accessibles, publiés tout ce qu'il y a de plus officiellement ;

mais chacun d'eux a un lien direct avec l'histoire qui nous intéresse. Ce sont des invitations, des programmes, des reportages, des interviews dans les journaux données par Perfetskyi à Venise et publiées juste avant sa disparition le 10 mars.

Troisièmement, il s'agit d'une série de documents tout à fait étranges qui rappellent les dépêches officielles ; ils sont rédigés à l'aide d'un code mystérieux, en partie en italien, en allemand et en anglais, et écrits, semble-t-il, par des personnes différentes, mais le plus souvent par une femme.

Quatrièmement, ce sont des récits de plusieurs autres personnes sur les épisodes qu'ils ont vécus en compagnie de Stakh Perfetskyi. Ils ont dû être traduits, eux aussi.

Et enfin, cinquièmement, ce sont des fragments (également en plusieurs langues), mais on ne sait pas qui les a laissés. C'est comme s'ils avaient été relevés par ce « raconteur » conventionnel, ou plutôt « observateur », ou encore « narrateur », qui sait tout sur tout le monde, qui est à la fois partout et nulle part, sauf dans la littérature. Qui est l'auteur de ces morceaux choisis ?

Un cas à part entière : une cassette vidéo enregistrée par une caméra cachée.

J'en donne tout de suite deux versions. Et puis, chacun de vous, honorables lecteurs, a le droit à sa propre interprétation. Ou à plusieurs versions personnelles. Mais n'allons pas trop vite en besogne.

La numérotation de chacun des documents publiés, marquée par mes soins dans le coin supérieur droit, est de mon fait, dans la mesure où la séquence de publication des documents est proposée par moi. Il serait intéressant de voir dans quelle mesure celle-ci pourrait être différente ?

Outre la numération, je n'ai introduit aucune modification textuelle (ou extratextuelle). Et avant de finir cette introduction qui ne m'est pas, croyez-moi, particulièrement facile à écrire, je tiens à remercier l'honorable Mme Mariana Prokopovyth (pour les traductions de l'italien), M. Yourko Pr. (pour les traductions de l'allemand), et Oleh Mokhnyati (pour les traductions de l'anglais) : leur aide n'est pas rémunérée, mais pas inutile. Avec une reconnaissance non moindre, je m'incline devant tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont contribué à la parution de ce livre inquiétant, en

particulier M. Oleh Zayatchkivskyi, et par son intermédiaire, M. Francesco Apolloni et M. Rossano Rossi : chacun d'entre eux, sans le savoir, a brillamment rempli sa mission d'agent secret à Venise.

Décembre 1994

Yu. A.

(1)

Elle s'appelle Ada Citron et lui, Janus-Maria Riesenbock¹. Je suis assis dans leur Alfa Romeo, admettons qu'il s'agit d'une Alfa Romeo, et nous roulons à toute allure sur l'autoroute de Munich à Venise. De Munich. À Venise.

Cela m'est arrivé avant-hier, le 3 mars, mercredi des Cendres, premier jour après la fin du carnaval. Je faisais une promenade dans Munich dans l'espoir de trouver les restes de la fête pas encore débarrassés : les tas d'ordures, les bouteilles cassées, les queues et les ailes piétinées, les masques peints déchirés. Je n'ai rien trouvé de tout cela, parce que j'avais commencé ma promenade seulement l'après-midi. Les rues et les places de la ville avaient été nettoyées, sans doute, dès avant l'aube...

J'ai trouvé un éphémère refuge dans le café Luitpold que j'ai localisé sur une carte, dans la Briennerstrasse (ou, comme on dit ici, « chtraze ») 11, et où je me suis permis d'avalier l'un après l'autre deux doubles Rémy Martin (le premier en l'honneur de Rilke, le second de Stefan George). Quand j'ai eu tout à fait chaud, j'ai quitté ce café en rampant et suis parti lentement dans la direction de Schwabing, en passant par Odeonsplatz et la Ludwigstrasse, inondées par le crépuscule

1. Nom qui pourrait se traduire par « grand bouc ». (N.d.A.)

naissant. Les vitrines promettaient tout au monde, même l'immortalité. Personne n'avait la tête couverte de cendres. Des milliers de passants se déplaçaient côté à côté avec moi dans cette mégapole semblable à un jouet. Mais les honnêtes gens doivent communier au poisson ce jour-là : Ash Wednesday (comme l'appelait Eliot), Aschenmittwoch, les cendres, la tristesse, la mélancolie, et le poisson. C'est ainsi que le jeûne commence...

Maintenant, un interlude lyrique. Sans avoir encore atteint l'université et l'arc de triomphe, j'ai senti que le printemps était là. C'était tout un ensemble : le vent chaud, un peu de neige qui commençait à peine à fondre, mon imperméable déboutonné, le balancement de mon écharpe, une nouvelle chemise, le parfum de la nouvelle chemise et des marrons grillés, d'épices fortes, l'odeur de quelque chose d'autre, des femmes, des hommes, qui passaient à côté de moi, la musique au coin d'une rue, la poitrine qui se serre légèrement : je me suis arrêté pour un bref instant, mais non, je ne me suis pas arrêté, j'ai simplement compris – mais non, « compris », ce n'est pas le bon mot, et « senti » non plus, personne ne me dira le mot dont j'ai besoin –, j'ai ressenti quelque chose, une sorte de grand changement, au moins un, quelque chose comme ça...

Son nom à elle est Ada, et lui, c'est le docteur Riesenbock, urologue privé à Possenhofen. Et ils me conduisaient à Venise dans leur voiture. Je me suis un peu ressaisi juste avant la frontière autrichienne. C'est seulement alors que j'ai senti presque physiquement le besoin de dire quelque chose dans ce dictaphone.

Donc, avant-hier, lors de la soirée du mercredi des Cendres, je suis finalement sorti dans Schwabing, sur la Leopoldstrasse inondée de lumières terriblement irritantes. J'étais prêt pour l'aventure, j'en tressaillais à l'intérieur de mon propre corps. L'aventure m'a trouvé tout de suite : une mulâtresse trapue aux lèvres rouges, courte sur pattes et vêtue d'une jupe minuscule, avec de folles rondeurs, couverte de bracelets, dans une robe décolletée garnie de paillettes, une pute venue de quelque autre gai quartier, car Schwabing a bien changé depuis l'époque du symbolisme et du Kaiser Wilhelm. Elle se tenait devant une porte d'entrée sous un réverbère et guettait dans la foule le visage qu'il lui fallait. Sans doute que le mien a convenu, je l'ai vue s'illuminer, elle a souri, j'ai tout compris,

j'ai eu diablement froid dans la poitrine, il restait seulement dix pas à faire, même pas une centaine de marks dans le portefeuille que j'avais sur moi, donc aucune garantie d'entente, à cinq pas j'ai entendu : « Hallo, kommst du mit¹ ? », pendant les deux pas suivants j'ai gardé le silence, ensuite je lui ai simplement jeté : « Ja, ich komme mit, Liebling, wieviel² ? », elle n'a pas répondu à « wieviel », elle tourbillonnait sur ses talons sadomasochistes, m'a pris par la main et m'a conduit à la porte. Elle était quand même du coin, de Schwabing, elle a ouvert la porte avec une clé sortie pour le *special effect* de son décolleté étourdissant, et nous nous sommes trouvés dans un immeuble où elle m'a conduit dans l'escalier, se retournant de temps en temps et souriant de ses lèvres épaisses, alors j'ai senti bondir et se révolter en moi toute l'abstinence des derniers mois, voire des dernières années, ces bracelets sur elle étaient tout simplement insupportables, j'étais prêt à la prendre ici même, sur les marches, la serrant contre la rampe et arrachant sa jupe de soie rouge très courte et purement symbolique. Mais elle maintenait une distance de sécurité et n'arrêtait pas de me conduire quelque part là-haut, au neuvième étage ou quoi, tout en chantant dans une langue tropicale, peut-être en amharique. Donc finalement nous nous sommes arrêtés dans un logement rempli de gens, de fumée et d'encens, avec toutes sortes de senteurs équatoriales, un éclairage de lampes vertes et rouges, et où tout le monde sans exception chantait...

Ah là là, je n'ai même pas remarqué que nous avons franchi la frontière autrichienne. J'ai réussi à lire « Kiefersfelden » ou quelque chose comme ça sur un panneau, un genre de champ de coléoptères. Les murs de pierre des deux côtés de la chaussée, et enfin des montagnes, nous sommes entrés dans les montagnes, partout il y avait des congères, même le docteur Riesenbock – c'est de toi, de toi que je parle – a dû mettre ses lunettes de protection. Il est assis derrière le volant et ne connaît pas un mot d'ukrainien. Sa femme, c'est autre chose. Elle comprend tout, elle est ukrainienne de naissance,

1. « Salut, tu montes ? »

2. « Oui, je monte, chérie, c'est combien ? »

elle est à côté de lui sur le siège avant, comme elle doit l'être, Frau Riesenbock, habillée toute de noir et de couleur cerise, mais elle ne m'entend pas...

Je n'ai apparemment pas compris tout de suite de quel genre d'appartement il s'agissait. La poitrine emplie d'une douce fumée, je me sentais presque en cire, des chants flottaient partout, venant de toutes les pièces, tous ces gens étaient encore aujourd'hui en tenue de carnaval, comme si on avait été chercher ces hardes à la poubelle hier, ma tentatrice aux jambes de bronze se fondait au milieu des autres mulâtresses, des femmes arabes, turques, chinoises et indiennes, l'appartement était décoré avec des branches vertes, des bandes de tissu de couleur chaude et d'innombrables images saintes que je n'ai pas eu le temps de regarder ; passant d'une pièce à l'autre, j'ai essayé de lui attraper les fesses, pourquoi m'as-tu amené ici, je respecte les coutumes de tous les peuples, les rites et ainsi de suite, mais tu es allée trop loin, oiseau nocturne, je lui aurais dit, mais dans chaque chambre il y avait, assis sur des tapis, des bancs, et directement sur le plancher, des bouffons, des fêtards carnavalesques et anachroniques, et ils chantaient tous sans cesse depuis le moment où j'étais entré, des chansons ininterrompues dans un allemand approximatif, comme des psaumes ou des hymnes, j'en ai remarqué la maladresse grammaticale, mais la mélodie était assez belle, une mélodie même incroyablement belle, exquise, un mélange de celtique et de copte avec des ajouts de brésilien, d'arménien, de maghrébin, et de roumain. J'en devenais dingue, de cette musique, j'essayais de chanter moi-même, mais de temps en temps, l'un des chanteurs me jetait un regard de reproche, comme s'il disait : T'en mêle pas, c'est pas ton truc, alors je me suis tu...

La première chose que je fais toujours quand je m'arrête dans un lieu que je ne connais pas est de chercher un instrument de musique. J'aime le piano, la guitare, le violoncelle, l'accordéon, les maracas, la flûte, j'aime d'innombrables instruments de musique. J'ai donc commencé à en chercher. Mais il n'y avait rien de semblable ici : des voix seulement, d'hommes et de femmes, d'enfants et de personnes âgées, une sorte de

prière à moitié folle à un autre dieu, qui parlait de forêts, de miel, de bosquets, de champs, de vergers, de montagnes, de prairies, d'herbe, de portails, et pendant ce temps-là, me concentrant plus intensément, je scrutais les lieux, c'était un appartement de location typique du siècle dernier. À Lviv, il y en a des milliers de ce genre, ils avaient été construits avant la Sécession, à l'époque des tempêtes conceptuelles éclectiques, c'est comme si l'architecte avait lutté contre les matériaux, s'ingéniant à inventer le plus de problèmes possible, remplissant l'appartement avec toutes sortes de recoins, niches, alcôves et mezzanines ; outre la foule chantante, il n'y avait rien ni personne, bon, d'accord, il y avait plusieurs lits, des canapés, des couchages de fortune, des tapis – comme si tout cela venait d'être apporté d'ailleurs et de façon aléatoire –, mais il y avait surtout des murs et un sol nus ; on ne saurait vivre ni prier dans de telles conditions, mais ici, comme on le voit, on vivait et priait. Et aussi ces lampes, rouges et vertes, quelque chose entre une discothèque et une cathédrale byzantine, ainsi que des parfums, des parfums partout, des bougies et des encensoirs, ces derniers entre les mains de Péruviennes, Coréennes, Malgaches, Marocaines et Philippines qui dansaient de temps en temps autour de moi, quelque part il y avait ma ravageuse aux lèvres rouges qui déambulait parmi elles, mais je n'étais déjà plus capable de la reconnaître dans ce jardin en friche ; après quelque temps, il m'est venu à l'esprit que ce n'était pas un appartement unique, mais plusieurs appartements anciens dont on avait abattu les murs mitoyens, un étage entier, le septième ciel d'un immeuble chimérique d'avant la Sécession sur la Leopoldstrasse, ou, peut-être, sur une des allées latérales – je n'y ai pas prêté attention...

Mais maintenant : attention ! Ciel gris. Plaques de neige. Tours. Corbeaux sur l'hôtel de ville. Tuiles. Murs jaunes. Silence, dix, non, onze heures du matin, vendredi, le froid, les hautes montagnes, les Alpes, quoi d'autre ? Lourds édretons, une chambre fermée à clé refroidie par la nuit, café au lait, vin chaud, écoliers à la récréation, cloche lointaine, cheminées, fumée au-dessus des cheminées, ailes invisibles – de Qui ? Il s'agit d'Innsbruck, messieurs. À ma droite, dans la vallée. Je voudrais vivre là pendant un certain temps. Hé, Achtung,

Achtung, mein lieber Riesenbock, bitte, auf ein Moment stoppen !... Ich habe manche Problemen...¹

Voilà. J'ai au moins pu saisir, faire allusion à quelque chose, ou même pas ? Retenir cette situation, cet Innsbruck ? J'ai parfois diablement mal : combien j'ai lâché de choses, moi, collectionneur bidon, combien j'ai perdu, oublié, surtout là-bas, au pays. Avec moi (en moi ?) il ne reste que des cours sombres, des couloirs, des greniers humides, des pissenlits piétinés, des fossés ouverts, des troncs d'arbres recouverts de chaux... Ce n'est qu'ici, dans d'autres pays, que j'ai commencé à fonctionner tout entier, avec tout ce que je suis. J'ai sombré dans les abîmes sauvages de divers états d'âme, je n'arrivais pas à suivre, et j'ai commencé à craindre de presque tout perdre, exactement comme chez moi. En fin de compte, on pourrait se faire une raison. Considérer que tout ce qui a été perdu était du superflu. Et que tout ce qui n'a pas été perdu (une poignée de choses) était indispensable. C'est-à-dire inévitable. Mais j'ai reçu des signes. Tout au début, à Lviv, et même à Tchortopil, je redoutais que le hasard ne profite de nous chaque jour, constamment. Je voulais faire quelque chose pour m'y opposer.

C'est ainsi que l'idée de ce dictaphone est venue. Toujours l'avoir sur moi. Parler, se taire, parler à nouveau². Y entasser le plus possible, autant d'éléments que notre langue peut en contenir. C'est clair que même elle ne nous sauvera pas. Mais elle peut suggérer, donner quelque chose, sans le savoir elle-même. Putain, toutes ces pensées sont tellement sages que je me déteste ! Bon, ça suffit.

Je reviens à l'histoire d'avant-hier. Pendant que je m'en souviens encore. Dommage qu'Ada n'entende pas cela. Parce que je voudrais lui plaire. Mais elle a pris avec elle un sac plein d'opéras italiens et tout le chemin depuis Munich elle est restée assise avec ses écouteurs sur les oreilles, soutenant par moments les prima donna de sa voix rauque. O don fatale³. En italien. Elle parle italien. Elle a vécu à Rome et à Ravenne, à Pise et à Assise. Assez.

1. « Eh, attention, attention, mon cher Riesenbock, s'il vous plaît, arrêtez-vous un moment !... J'ai quelques problèmes... »

2. Titre d'une œuvre du poète Hryhoriy Tchoubay (1949-1982). (N.d.T.)

3. L'air de la princesse d'Eboli dans l'opéra de Verdi *Don Carlos*. (N.d.A.)

Depuis une bonne heure, j'errais à tâtons à travers ces appartements, surprenant à chaque pas toutes sortes de Malaisiens, de Perses, d'Éthiopiens, qui continuaient à chanter ; je ne déchiffrais que des phrases isolées, mutilées, quelque chose comme « nous irons dans le rayonnement de la porte allemande avec un jeune fils avec un grand poisson qui flotte comme un roi notre grain en sang renversé fichtre fichtre donne-nous le jardin de la porte allemande empli de pain de bière et de pommes d'or gloire au Père nous nous éteindrons dans la mine souterraine d'argent clarté de nos ténèbres de l'huile donne-nous de l'huile et de la bière et l'esprit du grand poisson gloire au Père mange-nous en mangeant mords-nous car fichtre fichtre nous irons dans le rayonnement de la porte allemande accompagnés d'un jeune fils avec un grand poisson qui flotte comme un roi notre grain en sang renversé fichtre fichtre donne-nous le jardin de la porte allemande empli de pain de bière et de pommes d'or gloire au Père » – c'est ainsi qu'ils élevaient la voix dans leur Hochdeutsch très imparfait, ces gens habillés comme des Maures et des moines, des chevaliers et des séminaristes, des rhinocéros et des astrologues, des minnesingers et des Nibelungen, des Indonésiens, des Kurdes, des Pakistanais (ou peut-être des Palestiniens), et des Albanais, ainsi que des Bosniaques, des Maures et des Khmers, parmi lesquels il y avait, sans l'ombre d'un doute, des Haïtiens, des Tahitiens, des Crétois, des Chypriotes, des Congolais, des Bangladaï, des Côte-d'Ivoiriens et des Burkina Fasoïens, chacun d'eux réussissant pas trop mal à suivre ces mélodies complexes, énonçant quelque chose comme « jardin verdoyant de la porte allemande parais devant nous et sois en nous, laisse entrer notre couteau viens nous combler tous – par le jeune fils avec un grand poisson, par l'esprit d'enchantement, par l'enchantement de l'esprit, par le fer du pistolet entre dans son oreille, lèche mes plaies et ses plaies à lui à elle et encore à elle, grandis comme la cicatrice des tripes ou les tripes de la cicatrice gloire au Père mange-nous nous serons comme l'or du soleil assombri par notre lumière donne-nous de la viande de la viande et du schnaps ja-ja un grand poisson gloire au Père mange-nous en mangeant mords-nous fichtre fichtre jardin verdoyant de la porte allemande parais devant nous et sois en nous, laisse entrer notre couteau viens nous combler tous – par le jeune fils avec un grand poisson, par l'esprit d'enchantement, par l'enchantement de

l'esprit, par le fer du pistolet entre dans son oreille, lèche mes plaies et ses plaies à lui à elle et encore à elle, grandis comme la cicatrice des tripes ou les tripes de la cicatrice gloire à toi nouvel Isaac. » Je me serais détesté pour le restant de mes jours si j'avais tenté de m'échapper, même si le sens du danger ne cessait de grandir en moi, d'autant plus que personne ne voulait même parler avec moi, un invité, ou même s'entendre avec moi, les hommes continuaient à chanter, assis sur le plancher, les tapis et les canapés, frappant rythmiquement dans leurs mains, et les femmes continuaient à chanter également, apportant des couloirs latéraux d'autres branches de fougères, des noix de coco, des échantillons de tissu, des bracelets, de petites images pieuses, des disques de gramophone cassés... Mais vous êtes tous devenus vraiment fous, je me suis énervé, mais sans haine ni mépris, car quelque chose de grand avait réellement lieu, un rituel harmonieux réunissant tous les offensés du monde entier, ils ont dû inventer un autre dieu pour eux-mêmes, on les avait torturés par la faim et les bombes, les épidémies, le sida, les produits chimiques, ils remplissaient les puits les plus pollués et les bordels les moins chers, on éprouvait sur eux les armes et la patience, on avait brûlé leurs forêts et inondé leurs déserts, dès leur naissance ils avaient été chassés de partout ; et comment ont-ils répondu ? par le jazz ? la marijuana ? des centaines de façons de faire l'amour ?... Je marchais parmi les réfugiés, à moitié empoisonné par les parfums, par les lumières vertes et rouges, par les chants, c'est facile de m'empoisonner – parmi tout ce qui avait été imaginé par ces adorateurs sans papiers du riche dieu allemand, le Souverain de la porte d'Allemagne, vers laquelle ils avaient réussi à se frayer un passage à la dernière minute – les uns par les hublots d'un navire, les autres par des tambours infestés de poux, par des vérités et des mensonges, par des pots-de-vin, des trafics, des meurtres, des supplications, en mendiant, grâce à leur vagin et à leur cul, en jouant sur une flûte de peau, en passant par Lviv, par la Pologne, par la gorge, par les poumons, à travers dix-huit frontières et trente points de contrôle des douanes – comme des émigrés, des musiciens, des ouvriers, des sorciers, des sex-machines, des victimes de maisons incendiées, des dissidents, des bandits, des rebelles, des ramasseurs d'ordures, des transporteurs de merde, des vendeurs de roses dans les restaurants, des maquereaux, des communistes,

des maoïstes, des étudiants en droit et en philosophie – donc, ils ont réussi, ils ont pu, ils ont manigancé, ils ont arraché cette terre pour eux-mêmes, cette Allemagne, cette richesse, ces sacs de couchage dans les passages souterrains, ils ont rendu ces villes plus colorées, cette Allemagne bonne, laborieuse, pleine d'abnégation les a réchauffés, les a nourris et leur a donné à boire et ainsi de suite, mais ils veulent quelque chose d'autre de sa part, ils supplient leur dieu commun mais inventé de recevoir quelque chose d'autre – que veulent-ils donc : les forêts, les ruisseaux, les sommets alpins des montagnes, les châteaux, les musées, une prolongation de visa, du sang, de la chaleur, de l'attention, de l'argent, des voitures, peut-être qu'ils veulent la nationalité ?...

Je marchais parmi eux, étourdi, comme si j'étais coupable de tout, comme si j'étais moi-même responsable de ce monde foutu... Je vais me reposer un peu.

Le contrôle des passeports au col du Brenner n'a pas duré plus de trois minutes. Même mon livret soviétique n'a pas suscité chez ce type italien une quelconque émotion visible.

Ensuite, nous avons follement dévalé la pente : Janus-Maria a mis les gaz sur sa Porsche, ou une bagnole de ce genre, on roulait à près de 200 kilomètres à l'heure, nous avons pénétré dans une région où il n'y avait plus de neige, où il y avait de l'herbe verte, c'est une terre « wo die Zitronen blühen¹ » (et vous, Citron, avez-vous fleuri dans ce pays ? Quel nom idiot, je suis déjà tombé amoureux même de votre nom, Mme Riesenbock), le soleil nous éblouissait, les falaises s'élançaient à droite et à gauche, mais il y avait des signes de présence humaine des deux côtés de la route : un pont sur un ruisseau, une chapelle, des vaches dans une prairie, une Vierge, une tour en ruine, un mur délabré, plusieurs moutons, une école après un virage, une Vierge, un épouvantail dans un jardin, un château de brigands, un relais de chasse, une station d'essence, une Vierge, une chapelle, une ruche, une auberge de pêcheurs, un moulin à eau, un cimetière, une Vierge, une fille avec un panier, un château de brigands, un hôtel avec des géraniums (gardénias ? hortensias ?) aux fenêtres,

1. « Où fleurissent les citronniers » : d'après un poème de Goethe, « Mignon ». (N.d.A.)

une fromagerie, une Opel Kadett bousillée sans aucun passager, une femme en noir, une Vierge...

Riesenbock s'énervait : trop souvent, les travailleurs italiens qui réparaient les routes surgissaient, pas très pressés, et il devait ralentir à 40 ou 50 kilomètres à l'heure, chercher des détours, freiner à chaque seconde. Les Italiens dans leurs vêtements de travail étaient tranquilles comme Baptiste.

Et Riesenbock – oui, je parle de toi, de toi – a l'air d'être un nerveux ; il a de grandes mains osseuses, il est tout entier osseux et grand, il a une barbe, des plaques de calvitie sur la tête et les yeux un peu troubles. À le voir, on dirait qu'il est à mi-chemin de son parcours : fatigué par la vie, mais toujours vorace. J'aime ce genre de gars.

Nous nous sommes arrêtés pendant quelques minutes entre Bressanone et Bolzano. Ada a pris le volant à partir de là. Ne regarde pas en arrière. Maintenant que tu as enlevé tes écouteurs, je vais continuer mon histoire pour toi. Voici la suite.

Enfin tout le monde m'a carrément remarqué. Quatre filles sont apparues à côté de moi – une Thaïlandaise, une Samoane, une Trinidadienne, et une lesbienne ; bougeant au rythme de la mélodie collective et sans interrompre leur chant, elles ont tout doucement, mais avec autorité, commencé à enlever mon manteau. J'ai décidé de ne pas résister et de tout expérimenter jusqu'au bout. Peut-être pour expier quelque chose. Ou tout simplement pour apprendre. D'autant plus que la fin de l'événement approchait : de l'autre côté de la « porte d'Allemagne » chantée par la horde, plusieurs signes jaillissaient, ma tête tournait à cause de la fumée odorante, la chanson était lancée de plus en plus fort et de plus en plus haut, les refrains se répétaient – moi, sans manteau, je le souligne, ni armure sur le torse, j'ai été conduit à la plus grande des salles où tout le monde se rendait, un à un, ils étaient un nombre incalculable, il n'y avait visiblement aucune chance pour qu'ils entrent tous, mais ils y sont arrivés, vêtus de leurs costumes de carnaval qui ne leur appartenaient pas. Ils ont laissé le milieu de la pièce libre.

Oui, je pense également qu'il s'agit d'une sorte de nouvelle secte, absolument.

Alors voici la suite. Plusieurs personnages étranges avec des cornes de cerf et de taureau sur la tête, tout en dansant, apportent

au milieu de la salle un petit tapis sacré en feutre (chez nous, ce genre de tapis sert à s'essuyer les pieds), et devant lui, parmi les extases finales de la chanson (« par la porte dorée d'Allemagne donne-nous de passer à la nage comme un grand poisson »), suscitant l'enthousiasme total, ils sortent un buste : en bronze plaqué or, avec des proportions légèrement augmentées (par rapport à la taille d'un homme, évidemment). Je comprends que c'est leur dieu, leur idole, leur divinité, pour tout dire une sorte de pithécanthrope, ou un bouddha, ou un philosophe allemand matérialiste, le Gardien de la porte d'Allemagne, soit Egir, Grungnir, ou Fafnir¹, gardien du jardin enchanté...

Toutes les personnes présentes sauf moi ont fait une révérence solennelle devant cette apparition divine. Quand j'ai voulu m'agenouiller, les filles, mes quatre surveillantes, m'ont tout simplement empêché de le faire, en me retenant par tous les membres. Aux rythmes du dernier grand psaume, ainsi que j'ai cru le comprendre, le Saint Suprême ou quelque chose de semblable est apparu devant nos yeux : un garçon robuste de race inconnue, sans doute le métis d'un Papou et d'une Lapone, avec un sac sur la tête qui comportait seulement des fentes pour les yeux, les oreilles et la bouche. Secouant son corps tout entier, il est finalement tombé face contre terre devant la divinité et a rampé sur le petit tapis. À ce stade, l'hymne qui avait duré plusieurs heures s'est finalement arrêté. Mais ici, cependant, un murmure commun est né, semblable au bourdonnement de millions de mouches. Une fois de plus, bien entendu, tout le monde sauf moi fredonnait, parce qu'il m'avait été interdit de le faire, bien que j'aie vraiment eu envie de chanter un peu avec eux...

Après Trento le docteur en urologie a pris le volant à nouveau. Ada, comme précédemment, s'est plongée dans ses opéras italiens. Rossini, Verdi, Leoncavallo, Donizetti, Pinzetti. Et aussi Mozart, Mozart, Mozart, qui aurait vraiment dû être italien, au moins à moitié. Les femmes allemandes, en particulier celles originaires du Sud, aiment vraiment les Italiens. Elles jouissent rien qu'à entendre les noms italiens, en particulier les doubles

1. Personnages de la mythologie allemande ancienne. Egir est un géant de la mer, Grungnir un géant voleur, et Fafnir (ou Fafner) est un dragon, gardien de l'or sacré. (N.d.A.)

ou triples. C'est de cette façon qu'apparaissent les immaculées conceptions. C'est ainsi que Mozart est né, lui qui est le grand maître de mon cœur.

Mais je ne tiendrai probablement pas le coup jusqu'à Venise. Il y a trop de tout : ces montagnes, cette herbe verte qu'on n'a pas vue depuis septembre, ces airs d'opéra, ce Janus osseux qui de temps en temps maudissait quelqu'un en allemand avec bonhomie, ces paysages avec leurs tours écroulées, cette vitesse, cette Ada, à moitié détournée, voici son oreille, sa petite oreille si douce, éclairée de part en part, s'emplissant du nectar de la musique, du sperme chaud de la musique, des voix italiennes, voici la ligne de son cou qui passe à son épaule, voici ses cheveux, teintés me semble-t-il d'un lumineux marron, et maintenant ses bras, ses paumes, deux oiseaux qui se posent sur le tableau de bord, ils battent parfois la mesure de cette musique que personne d'autre au monde n'entend.

Je vous raconte des bêtises. C'est mieux de dire : cette musique que le monde entier entend.

Maintenant : attention une fois de plus ! Des vers dont je dois me libérer. Il s'agit d'improvisation. Je peux faire une erreur par-ci, par-là. Voilà. Ô Italie, pourquoi devrais-je tant t'aimer ? Sénair iambique, cool ! Ô Italie, pourquoi devrais-je tant t'aimer ? Ô Italie, pourquoi devrais-je tant t'aimer ? Parce que tu souffles dans le cul d'une fée. Cela n'a aucun sens, et cela ne fait pas six pieds. Bon, d'accord, continuons. Ô Italie, pourquoi devrais-je tant t'aimer ? Parce que tu souffles dans le cul d'une fée. Parce que tu es un havre pour les fées ! Et crois-moi je t'aimerais toujours : quand je t'aime, je t'aime toujours, même quand je suis blême, je t'aime toujours ! Quand j'écris cet air si doux, Comme un rossignol tout roux, Ce paradis qui me rend fou, Où de belles salopes sussurent « I love you ! » Autour de moi – les montagnes et le Tyrol ! Ici chaque mot est un mot de passe ! Ah, peauté, faites que je me la fasse ! Ton roi est un drôle, il boude comme un troll. Pourquoi, Tyrol, es-tu si magnifique ? Pourquoi, ô roi, es-tu si lubrique ? Pourquoi ces monastères, ces chênes, ces falaises ? Je lécherais bien ton cou à mon aise... Excusez-moi, je parle peut-être trop fort.

Ils sont mari et femme. Elle a peut-être trente ans. Ce n'est pas mon affaire.

Eh bien voilà. Notre Ferrari, ou que sais-je, parcourt kilomètre après kilomètre, nous avons quitté le Haut-Adige, pas un voleur des montagnes, pas un seul de mes barons ne s'est délecté de notre sang, et les paysages sont de plus en plus incroyables, c'est le Midi, le Midi, le Midi, cèdres et pins, et lauriers, et pivoines le long de l'autoroute, c'est l'odeur du café partout, c'est l'aloès, le myrte, et l'acore odorant, il s'agit d'une simple énumération que l'on peut organiser par écrit sur deux colonnes, chacune d'entre elles se traduira par quelque chose de complètement inoubliable, mais dans le même temps cela permet de définir les orientations des deux côtés de la route ; les noms me ravissent à eux seuls, c'est pourquoi je veux simplement nommer, énumérer, il s'agit d'une simple énumération, à partir de laquelle les entrailles se contractent dans un spasme, et je n'ai pas le droit de violer sa merveilleuse séquence interne :

un parterre fleuri	
un balcon	une église
	un square
une fontaine	un kiosque
	des marches dans les buissons
une lanterne	
un portail	
un pilier	
	un vitrail
McDonald's	une vitrine
une corniche	des légumes
un trottoir	un trottoir
	un âne
un pigeon	
saint Thomas	des nids d'hirondelle
saint Pierre	saint Luc
une fille à la fenêtre	
saint Roch	saint François
	le Saint-Esprit

J'enlève tout, sauf ma chemise, comme un saint, mais enfin donnez-moi une gorgée d'alcool, mieux encore, deux gorgées, de sorte que je ne claque pas prématurément de chaleur excessive.

Et qu'est-ce qu'il y a devant ? Vérone ?!

Je devrais en finir d'une manière ou d'une autre avec l'histoire d'avant-hier, pas vrai ?

Ainsi, alors que le bourdonnement battait son plein, je vais le dire comme ça, les hommes à cornes dont il a été question sont apparus ; j'ai compris que c'étaient des prêtres ou quelque chose comme ça. Le Supérieur a levé la tête du tapis et s'est mis à trembler en voyant ce qu'ils transportaient : c'était un aquarium, énorme, comme une grande cuve, sans plantes, sans coquillages, sans petites pierres sur le sable, juste avec de l'eau et un poisson, un grand poisson, c'était peut-être même une carpe ou un silure, ou une dorade ou une carpe blanche, disons un brochet, et ici, sous l'accompagnement des ah ! de la foule entière, ils jettent cet aquarium au sol (ici le metteur en scène ordonne de ralentir la prise de vue), l'aquarium tombe pendant un long moment, et se brise enfin, projetant des effluves vertes dans toutes les directions (tout se dessèche en moi), c'est terrible, car les prêtres avec leurs langues sombres attrapent ces projections, c'est comme si quelque chose se brisait en moi, je vois comment le poisson tressaute de douleur sur le petit tapis parmi les éclats de l'aquarium, je vois comment le Supérieur a sorti une hache tranchante de sa ceinture, et je sais que ce qui va se passer, mes jambes se dérobent, je ne suis plus en cire, je suis en coton, je ne suis même plus en coton, je me dissous dans l'air, le premier coup de hache – et le poisson est coupé en deux, mais il tremble encore (je m'écroule), un second coup – tout le monde crie « a-ah ! », les branchies sont transpercées, mais le poisson tremble toujours (je ne respire plus, l'air s'échappe de moi comme d'un ballon crevé), le troisième coup – tout le monde crie « Hou-ou ! », droit au cœur du poisson, il va se battre encore un peu et s'éteindre, et moi : c'est fini, l'obscurité, le fond, degré zéro, la fin, tintin.

Je ne suis revenu à moi qu'aujourd'hui, juste avant la frontière autrichienne. La police m'a trouvé – pas tant moi que mon

corps – mercredi soir, apparemment, vers trois heures, sous le pont Kennedy à proximité du parc anglais ; j'étais couché la tête à l'ouest, à la manière de tous les cadavres qui se respectent. Ils m'ont ramené à la semi-conscience, mais j'étais incapable d'expliquer quoi que ce soit à quiconque. J'avais mal partout, je me sentais défaillir à l'intérieur, j'avais envie de vomir, ma tête bourdonnait, mais je ne pouvais pas retrouver le sommeil, quelqu'un m'avait prévenu, on m'avait mis en garde. La police m'a retenu jusqu'à dix heures du matin, jusqu'à l'apparition du couple merveilleux – lui et elle, Ada et Riesenbock –, je ne les avais jamais ni vus ni connus, mais ils ont expliqué à la police que j'étais le fameux Poivré, et que tout le monde m'attendait à Venise, tout le monde allait faire dans son froc si je n'y allais pas dans cette Venise, tout le monde s'affolait et enrageait sans moi, et tout Venise scandait : « Per-fe-tskyi ! Per-fe-tskyi ! » Ils avaient tellement envie de me palper à Venise ; Ada et Riesenbock leur montraient des documents parfumés qui bruissaient sur du papier à en-tête bleu ciel et rose avec un lion ailé, enchevêtré comme Laocoon avec les serpents ; ils se portaient garants de moi, ils m'ont conduit chez eux à Possenhofen, ils m'ont collé dans leur villa, et le médecin m'a donné toutes sortes de somnifères – résultat, je suis tombé dans leur lit nuptial pour le reste de la journée et la nuit jusqu'au matin. Pendant ce temps eux, Ada et Riesenbock, s'occupaient de mes affaires, ils sont passés au consulat italien pour me chercher un visa, ils m'ont choisi de nouvelles lunettes, ils ont acheté toutes sortes de gadgets pour la route et ont téléphoné à quelqu'un jusqu'à tard dans la nuit pour expliquer quelque chose, pour convaincre quelqu'un de quelque chose, tout cela pendant que je dormais (ou pas) sur leur grand lit, saupoudré de miettes, de clous chauffés à blanc et de coquilles de noix.

Je ne sais pas à quoi ça rime, tout ça. Je devais aller à Venise – et j'y serai d'ici deux à trois heures, ou peut-être même plus tôt. J'ai du mal à trouver des explications. Il est plus facile pour moi de contempler et de répertorier en chuchotant : le volant, la route, l'herbe, le cou, l'épaule, un demi-tour, un demi-virage, un demi-rêve, un demi-appel, un demi-amour.

Le vignoble est apparu entre Vérone et Padoue.

(2)

Venise,
1^{er} mars 1993

Cher monsieur Perfekciy¹ !

Notre connaissance mutuelle et grand ami, Frank Popel, docteur en psychiatrie (Lausanne, Suisse), vous a recommandé en guise d'une unité potentielle d'Ukrania pour participer à un séminaire internashional des leaders culturalo-spirituels que notre fondation « La Morte di Venezia » organise, en collaboration avec des individuels de milieux intellectuels, commerciaux et sacrés. La thème du séminaire est « L'absurdité post-carnavalesque du monde : Qu'y a-t-il à l'horizon ? »

Si vous êtes prêt à témoigner votre intérêt pour le séminaire hautement mentionné, nous vous demandons platement de venir à Venise au plus tard le 5 mars A.D. et de faire une apparition avec une Parole sur l'une des thèmes ci-dessous soulignées (la durée de votre lecture ne doit pas dépasser 7-8 pages de texte dactylographié computorial). Il pourrait être focusé sur la thème de la mort dans la culture ukrainienne. Ou encore : aussi la thème de l'amour, de l'érotique, du thanatique, mais

1. Nous conservons l'orthographe de l'original, rédigé en ukrainien. (N.d.A.)

cosmique avec la problématique de l'orientale Europe ou, en général, l'absurdité du monde. Cela peut être votre regard sur le féministe ou le masculiniste. Ou sur le postcommuniste. Cela pourrait également être un exemple d'analyse des nouveaux process récents qui ont commencé à exister dans votre pays, par exemple les casinos et les boîtes nocturnes. Ou encore la découverte du pétrole de la mentalité ukrainienne, sur le fond de certaines autres connues par le monde. Cela peut aussi être un certain acte magique ou démiurgique, voire chirurgique, qui atteste une certaine absurdité actual du monde. Cela peut aussi être tout qui vous suggère, honorable Monsieur Perfekcyi. Si, par exemple, vous voulez raconter sur les armes nucléaires ukrainians, ce serait merveilleux. Ou vous pouvez nous informer sur Dostoïevski, Gorki, Boulgakov, Sakharov et autres de vos écrivains – ce sera OK. Comme aussi, par exemple, votre désir de réfléchir sur les écoles et les mouvements du joli art ukrainian ou dans la politique, comme, par exemple, le nashionalizm. Au fait, nous serons même intéressés d'entendre de vous un rapport sur l'épidémie cholérique de cette année en Ukania.

Votre guide constant et aide sera la douce Mme Ada Citron, une collaboratresse de notre fondation, à travers le corps de qui nous vous passons cette invitation. Les organisateurs endossent sur eux-mêmes toutes vos dépenses, garantissent votre hôtel et la literie, la diète quotidienne, les dégustations, les hygiènes et la sanitaria médicinique. Et même plus, nous vous garantissons en récompense de votre discours instructif le total d'un mln. lires italiennes.

Monsieur Perfekcyi, nous vous attendons avec intolérance. Comme on dit dans votre patrie – PLEASE BE WELCOME¹ !
À vous pour l'éternité,

Dr LEONARDO DI CASALLEGRA,
président
Fondation « La Morte di Venezia »
AMERIGO DAPPERTUTTO,
secrétaire technique de la fondation

1. En russe approximatif dans le texte. (*N.d.T.*)

L'ABSURDITÉ POST-CARNAVALESQUE DU MONDE : QU'Y A-T-IL À L'HORIZON¹ ?

Annexe pour les participants

Aujourd'hui, nous vivons sous le signe du triste mot « post- ». Fidèles à notre nature et à la technologie, nous refusons de prendre conscience que la fin est possiblement proche, mais c'est ce qu'il apparaît, vu tous les attributs environnants, les signes et les indications. Étape par étape, nous sommes de plus en plus plongés dans la grande absurdité de la répétition et de l'autorépétition. Et même les incroyables changements de ces derniers temps, qui ont tranché le visage de la réalité, n'ont pas apporté la crise attendue. La plus originale des idées, générée par l'esprit sans esprit de notre époque (permettez ce jeu de mots malheureux), c'est l'idée de la totale inoriginalité de tout, mortifère et grandiose. La citation, le collage et la déconstruction ont remplacé quelque chose de plus éloigné dans le temps, de plus primordial, de plus authentique. Remplacé pour toujours ?

Est-ce que les choses vont vers une mort spirituelle ? Avons-nous un espoir de développement ? Est-ce quelque chose de tout à fait ordinaire qui est exigé de nous – comme un retour à Dieu, par exemple ? Ou à Quelqu'un d'autre ? Notre bateau doit être orienté sur la certitude de l'horizon. Où peut-on la trouver ? Vaut-il la peine de vivre jusqu'au millénaire suivant ?

Ici à Venise nous sommes enclins à penser que la perte du Carnaval a eu lieu. Nous pouvons voir cela. Presque personne ne peut le voir : car le Carnaval existe, il se produit année après année, à plusieurs reprises, pour des raisons diverses, avec des feux et des masques, avec du vin et des danses. Le Carnaval existe, n'importe qui vous le dira parmi ceux qui ne voient pas encore (ou déjà) et ils sont légion. Le Carnaval grandit de plus en plus, il est partout et sans interruption, d'autres vous le diront, eux qui viennent du Malin.

Mais en est-il vraiment ainsi ? Ou le Carnaval est-il mesuré à l'aune de ce que l'on y engloutit et dévore ? Ou à l'aune

1. Les deux textes suivants sont traduits de l'italien. (N.d.A.)

des hordes incroyables de touristes, de Japonais, de services hôteliers, d'amusements, de cash-flows et de dépenses pour les feux d'artifice ? Et si ce n'était déjà plus qu'une mécanique nue, une machinerie, une industrie froide, une consommation ininterrompue, un comportement parasitaire permanent ? Et si c'était un piège ?

Il semble qu'avec le Carnaval nous nous perdons nous-mêmes. Sommes-nous encore capables d'aimer, de rire, ou de pleurer ? Sommes-nous assez vivants pour vivre ? Ou faire tout autre chose ? Voici une question qui mérite d'être posée.

Nous vous invitons à Venise, ville sur l'eau, ville-navire, ville fantôme, la première semaine après la fin de la Grande Fête traditionnelle. À ce moment précis, quand les dernières convulsions ivres de la fête s'achèvent, les orchestres et les chœurs s'éteignent, les banderoles de couleur s'envolent des balcons et des portes des églises, les hordes de clochards du monde entier et les commis voyageurs arrivés depuis peu (qui tous deux, étrangement, ne peuvent maintenant plus être distingués les uns des autres : c'est un signe des temps) disparaissent, puis, dans la paix et la concentration, dans cet intermède de courte durée qu'est le Grand Carême, nous méditerons ensemble, plongés dans le silence bénédictin du glorieux San Giorgio Maggiore, sur nous-mêmes, sur le Carnaval envolé, sur les chances et les possibilités, sur la résistance de l'absurdité, et sur l'absurdité de la résistance.

Notre rencontre ne pourra guère sauver le monde, guère sauver le Carnaval, elle ne pourra même pas sauver Venise, et encore moins nous-mêmes. Mais nous nous rassemblerons maintenant et ici même, dans cet endroit plein d'échos et de citations, à l'intérieur de la Grande Citation, incarnation de notre dernier « post- ».

Avec les salutations de San Marco et de son lion ailé –

LEONARDO DI CASALLEGRA

PROJET DE PROGRAMME DU SÉMINAIRE (Avec liste des participants)

Le séminaire « L'absurdité post-carnavalesque du monde : Qu'y a-t-il à l'horizon ? » aura lieu du 6 au 10 mars de cette année à Venise, sur l'île de San Giorgio Maggiore, dans les salles du monastère de San Giorgio. Le programme du séminaire n'indique que les activités officielles (communications et discussions), ce qui laisse des possibilités infinies aux participants pour se familiariser avec la ville, ses habitants et ses habitantes, la couleur locale, ses odeurs et ses saveurs. Les activités officielles commencent tous les jours à 10 heures. Nous demandons aux participants de ne pas être en retard et de planifier leur temps conformément à l'horaire indiqué ci-dessous.

6 MARS, SAMEDI

Ouverture solennelle du séminaire. Apparition des participants. Arrivée des gondoles. Le surréalisme des relations humaines. Toast général. Les hôtes vous invitent à danser.

Communication introductive : « Le monde après tout et le monde avant tout, selon le point de vue d'un Vénitien vieux comme le monde » – Leonardo di Casallegra, docteur en thanatologie, savant carnavaliste, chef honoraire du département de transfusion et mélange sanguin de l'Université secrète Cagliostro de Venise.

Discussion avec l'intervenant.

Café et gâteaux. Suite de la discussion. Fin de la discussion.

Plat du jour : tortelloni, thon braisé, sauce orange-tomate « Piazzetta ».

Boisson du jour : Liqueur Chocolat Mozart.

7 MARS, DIMANCHE

Possibilité de bain avec les hôtessees. Échange d'idées. Collation légère avec projection de films vidéo.

Communication : « La chimère de la chorégraphie comme Fantôme Dansant à l'Ombre de l'Arbre du Monde » – Gaston Déjàvu, France, théoricien du ballet, chercheur indépendant des phénomènes allergiques (corrigé) allégoriques.

Communication : « Le postmodernisme en politique : Sarajevo comme citation. » – Alboraq Djabrayili, Suède, émigré et dissident, boursier, publiciste, lauréat du prix « Pour l'honnêteté avec soi-même ».

Discussion avec les intervenants.

Coca et biscuits. Discussion vertigineuse.

Plat du jour : filet d'anchois, consommé de haricots, omar (khayyam).

Boisson du jour : Vodka Absolut.

8 MARS, LUNDI : Journée internationale

Possibilité de soins dentaires aux frais de la fondation. Consultation avec les hôtessees. Massage des organes blessés. Prophylaxie. Éclectique.

Communication : « Écouter du reggae, mourir sous le ciel, respirer le parfum de l'herbe » – John-Paul Ochtchyrko, Jamaïque, professeur de l'underground, trois fois éclairé, botaniste libre et musicomane.

Communication : « Le sexe sans bâton, ou Le Petit Chaperon rouge en bonne voie » – Liza Sheila Shalizer, États-Unis, professeure de l'Université Yoknapatofa, à l'origine de l'initiative

« Ménagères éveillées », non-fiction star, non-stop-TV-original-soap-opera-producer (« Le parcours difficile de Deborah Icecream », 665 épisodes à ce jour !).

Discussion avec les intervenants ou sans eux.

Crème glacée, huîtres. Vive discussion. Crevettes.

Plat du jour : Big Mac, hot dog, pop-corn, salted nuts, red hot chili peppers.

Boisson du jour : Johnny Walker (alternative : vodka Bison !).

9 MARS, MARDI

Badminton avec les hôtesse. Fumette collective d'encens. Échange d'idées. Transition vers la critique de la raison pure.

Communication : Tsoutsou Mavropoule, Bessarabie – Transylvanie, hérésiarque et ventriloque, mangeur de feu, professeur honoraire de Bu-Ba-Bu¹, chevalier de l'ordre de la « Tête volante² », champion de Galicie (corrigé) de la Galaxie de magie noire dans la catégorie « messes noires », guérisseur personnel de Michael Jackson et du chancelier fédéral Chou, prince.

Le sujet de l'intervention ne se prête pas à la formulation.

Communication : Stanislao Perfemskyi, Russie (barré au dernier moment) Ukraya, écrivain. Le sujet de la communication est en cours de formulation.

1. Bu-Ba-Bu (*Burlesque, Balagan, Bouffonade*) est le nom d'un groupe littéraire fondé par Yuri Andrukhovych, Viktor Neborak et Oleksandr Irvanets en avril 1985 ; il s'est notamment illustré par une performance mémorable à l'Opéra de Lviv intitulée *Chrysler impérial*. (N.d.T.)

2. Recueil de Viktor Neborak. (N.d.T.)

PAS DE DÉBAT.

Œufs à la chinoise. Citron. Sans discussion. Flocons aromatisés à la noix de coco.

Magnifique dîner à l'issue des communications à la casa Farfarello (cf. carte ci-jointe).

Plat du jour : borchtch, chorba, olives, citron confit, ciguë.

Boisson du jour : Tsuica Gorbatchev.

10 MARS, MERCREDI

Dernier jour. Adieux aux hôteses.

Pourboires.

Discussion conclusive. Délibérations pour l'élaboration et l'acceptation d'un mémorandum général : « Le Carnaval doit se poursuivre, sinon il va disparaître ! »

Dîner d'adieu maestoso au monastère de San Giorgio.

Plat du jour : grande pizza pepperoni, petite pizza lazzaroni, omelette veneziano, spaghetti napolitano, escalope bolognaise, espadon en croûte, broccoli, calamars « poulpe », oie alla romana, sardines corses à la sicilienne, tourte Tintoretto.

Boissons du jour : grappa Candolini, vins de Toscane, Rome, Campagna, Apulia, Liguria, rouges, blancs, noirs, demi-secs, vins de dessert.

Tombée de la nuit. Ténèbres.

11 MARS, JEUDI

Départ des participants de Venise.

Parmi les invités d'honneur du carnaval (barré) séminaire :
François Mitterrand, Jacopone da Todi, Albert Gore, Kōbō Abe, Luciano Benetton, Giorgio Armani, Jodie Foster, Michael Schumacher, Freddie Mercury Jr., Yves Saint Laurent, Coco Chanel, Sophia Loren, Sophie Marceau, Marcel Marceau, Coluche, Ewa Kumlin, Michael Anderson, Obama, Oussama, père Ubu, Andriy Chevtchenko, les frères Klitschko, le roi Oelko II, Benazir Bhutto, Wim Wenders, Roman Polanski, Franco Baresi, Frank Costello, Elvis Presley, Elvis Costello, P. Antonio del Campo, Dead Rooster, Black Monster, Salman Rushdie, Berlusconi, Anatoliy Kashpirovsky, Ronaldo, Sharon Stone, Stéphanie de Monaco, la Cicciolina, Lady Gaga, Lady Di, Zsa-Zsa Gabor, Zizi Jeanmaire, Baba Halamaha, Wolf Messing, les Frères Jacques, les Sœurs Goadec, the Beatles, BHL, PPDA, Jean-Pierre Elkabbach, Nikos Aliagas, Michel Drucker, Ève Ruggieri, Léon Zitrone, Thierry Le Luron, Jacques Martin, Amanda Lear, Ugo Tognazzi, Michel Serrault, Claire Chazal, Louis de Funès, Visconti, Mgr di Falco... et des dizaines d'autres personnages célèbres d'aujourd'hui et d'hier.

Nous attendons même l'ARRIVÉE DE... FRANK SINATRA !

Les organisateurs vous demandent à nouveau humblement de bien observer tous les points du programme prévisionnel. Des modifications éventuelles seront annoncées séparément.

Avec tous mes vœux de travail fructueux et de fortes impressions dans cette ville de charme, ville de palais, de gondoles, de Titien et de Vivaldi –

Cordialement,

AMERIGO DAPPERTUTTO, secrétaire technique

(3)

srbms-pq

Pour l'information de Monseigneur, je rends compte de ce qui suit :

1. Le séjour du Répondant à Munich ne s'est pas distingué par quoi que ce soit d'extraordinaire.

2. Le médecin et moi-même avons réussi à retrouver le Répondant le jeudi 4 mars anno 1993, vers dix heures du matin, au poste de police 305, où le Répondant a été amené dans la nuit du 3 au 4 mars, ivre mort et inconscient.

3. La journée suivante, le 4 mars, ainsi que dans la nuit du 4 au 5, le Répondant a dormi d'un sommeil de mort à la villa Mélusine dans les environs de Possenhofen, où le docteur l'a mis au lit, provoquant le sommeil au moyen d'une dose imposante de plantes et d'autres produits hallucinogènes (morphini hydrochloridum, scopolamini hydrobromidum, aconit, solanum, etc., *ibid.*).

4. Le 5 mars vers neuf heures du matin, avec le Répondant, nous sommes partis pour Venise dans une voiture tout-terrain de la quatrième génération, de la série « Manticora ».

5. Pendant tout le chemin jusqu'à la frontière autrichienne le Répondant n'a pas manifesté d'intérêt pour la situation environnante.

6. Reprenant conscience encore sur le territoire autrichien, le Répondant s'est animé, déclarant qu'il était « historiquement citoyen de ce pays¹ » et en vertu de cela a commencé à réclamer « quelques gorgées d'alcool ». Ce qu'il a reçu de ma part (rhum blanc Bacardi – un verre, puis un autre).

7. Dans les environs d'Innsbruck, le Répondant a commencé à s'agiter, a demandé d'arrêter la voiture, voire de quitter l'autoroute, pour se rendre en ville où se trouvait, a-t-il dit, un pharmacien qu'il connaissait et qu'il avait à voir. Je n'ai pas été en mesure jusqu'à présent d'identifier le pharmacien susmentionné ni si un tel sujet existe réellement.

8. À la frontière austro-italienne (col du Brenner), le Répondant a présenté une anxiété de courte durée, ce qui est typique de tous ses compatriotes lorsqu'ils passent une frontière : est-ce que tout irait bien avec ses documents et lui permettraient-ils d'entrer en Italie. Cependant l'attitude ironique des gardes-frontières a dissipé toutes ses craintes.

9. Sur le territoire du Haut-Adige, le Répondant s'est à nouveau animé et a réclamé de manière répétée et insistante « deux à trois gorgées » qu'il a finalement obtenues (brandy Chantreau, flacon de poche).

10. Pendant presque tout le trajet jusqu'à Bressanone, le Répondant a joyeusement évoqué une de ses connaissances, un baron qui avait son propre château, non loin de là, quelque part dans le Tyrol du Sud.

11. Faits particulièrement notables concernant le baron (à élucider par la sous-section « Renseignements » de la quatrième chancellerie) : âge relativement jeune, combatif, il a dirigé jusqu'à récemment des actions militaires soutenues contre un évêque voisin, tire bien à l'arbalète, marié, sa femme est une jeune et belle Portugaise qu'il enferme sous bonne garde dans une tour de son château ; il y a peu le baron a été plongé dans un état de stupeur léthargique dû à la piqûre d'une mouche inconnue l'été dernier.

12. Lors d'une courte escale entre Bressanone et Bolzano, le Répondant a demandé si le docteur et moi savions où se trouvait un village appelé Tenno. Le médecin a effectivement

1. L'Ukraine occidentale, ou la Galicie, faisait partie de l'Empire austro-hongrois jusqu'en 1918. (N.d.T.)

trouvé l'emplacement du village désigné, en consultant une carte routière détaillée. Le Répondant a annoncé que « ça se fête », et malgré nos tentatives de le persuader du contraire, il a eu gain de cause (un verre de Martell).

Sans numéro. Étant donné que le docteur avait fini par se lasser de remplir ses obligations immédiates, j'ai pris le volant. De ce fait, j'ai eu à écouter un récit décousu sans début ni fin de la part du Répondant concernant sa beuverie avec des réfugiés à Munich dans le quartier de Schwabing (il faut comprendre que c'est la même beuverie qui a conduit à sa présence au poste de police).

14. Après Trento, le docteur a repris le volant (le sens du devoir, une fois de plus, l'a emporté). Le Répondant devenait de plus en plus actif. À partir d'un certain moment, le Répondant a commencé à chanter. Il a enchaîné environ huit ou neuf chansons ukrainiennes au contenu essentiellement folklorique. Je me souviens d'une chanson au refrain maintes fois répété : « dou-dou », « dou-dou ». (À élucider par la sous-section « Arts populaires et ethnographie ».)

15. Avant d'arriver à Vérone, le Répondant a voulu citer Shakespeare dans un anglais pas tout à fait exact, et aussi en ukrainien, en polonais et en russe. Il a demandé une comparaison de la qualité de la traduction. Le Docteur (en conséquence de cette intervention ?) a presque heurté une Opel Kadett venant en sens inverse.

16. Entre Vérone et Padoue le Répondant a remarqué les vignes pour la première fois, même si elles étaient visibles depuis déjà un moment. Le Répondant est devenu furieusement actif, nous demandant d'arrêter la voiture à chaque minute, pour prendre l'air, pour chanter avec lui, pour lui donner « quelque chose de cool » (whisky Jim Beam, un quart de litre directement à la bouteille).

17. Non loin de l'échangeur de Mestre-Marghera (autoroute E70), le Répondant nous a fait signe d'embarquer une jeune Italienne folle qui cherchait à héler une voiture. Le Répondant a déclaré à cette occasion qu'il n'avait pas vu depuis longtemps de si puissantes jambes de femme, tendues de noir.

18. Juste après Mestre j'ai finalement réussi à convaincre le Répondant que nous ne retournerions pas en arrière pour embarquer la femme (fille ?) mentionnée ci-dessus. En

échange, il a fallu verser la dose suivante au Répondant, qui la réclamait avec une insistance redoublée (la liqueur bien connue de Monseigneur, Étoile filante, coupée aux trois quarts (!) d'eau minérale Lucifer).

19. Après avoir consommé la boisson en question, le Répondant s'est montré taciturne tout le chemin jusqu'à Venise. Même le célèbre pont della Libertà à l'entrée des îles n'a pas réussi à l'enthousiasmer.

20. Vers dix-sept heures nous avons atteint les îles et nous nous sommes garés dans les environs du Tronchetto. Le Répondant a un peu récupéré le long du chemin depuis le parking jusqu'à l'arrêt du bus fluvial n° 1 (plus loin : vaporetto).

21. À l'arrêt (Tronchetto : le terminus) se tenait une foule importante d'habitants de Venise et de visiteurs. Le Répondant s'est à nouveau animé en entrant dans le vaporetto quand, dans la bousculade, il a entendu quelqu'un à proximité appeler quelqu'un d'autre « puttana ». Le Répondant a annoncé que les Italiens sont tout à fait comme les Ukrainiens.

22. Pendant le trajet en bateau du Tronchetto à Piazzale Roma, le Répondant a fait remarquer que Venise est une ville totalement inintéressante.

23. À Piazzale Roma le Répondant a cédé sa place à une femme qui portait un poncho et un chapeau, et m'a informée, de même que le médecin, que les femmes vénitiennes regardent droit dans les yeux, après quoi pendant tout le chemin jusqu'à la Ferrovia il a essayé de croiser les regards des femmes présentes sur le pont et n'a pas cessé de tourner la tête dans tous les sens.

24. À la Ferrovia le Répondant a exprimé sa grande surprise devant le fait que Venise avait une gare. Le Répondant a déclaré que « cela changeait un certain nombre de choses ».

25. Alors que nous passions sous le pont Scalzi, le Répondant a annoncé qu'un garçon nommé Skalskyi était allé à l'école avec lui.

26. Comme j'attirais l'attention du Répondant sur le premier bâtiment remarquable, l'église de San Geremia, sur la gauche, il m'a déclamé un poème improvisé dans lequel « Jérémie » rimait avec « cacophonie », et « harmonie » avec « sodomie ».

27. D'autres passagers sont montés à Riva di Biasio, de sorte que nous étions très à l'étroit. Par conséquent, le Répondant

a commencé à faire de l'œil à une rouquine couverte de taches de rousseur semblable à un poulet, munie d'un sac à dos et de chaussures de randonnée, apparemment une Hollandaise ; elle avait le cou large et des pattes si courtes qu'avec son bec elle s'appuyait sur le ventre du Répondant. De sorte que le Répondant n'avait pas la tête à admirer les splendeurs du palais Cornèr Contarini, sur lequel je m'efforçais d'attirer son attention.

28. À San Marcuola j'ai jugé nécessaire de tirer le Répondant par la manche pour lui montrer le musée d'Histoire naturelle ; la réponse du Répondant a été que c'était exactement ce qu'il lui fallait et ce pour quoi il était venu ici. Il s'agissait sans aucun doute d'un mensonge.

29. Après l'arrêt de San Marcuola, il y avait plus de places libres dans le vaporetto, cependant la poule hollandaise rouquine déjà mentionnée ne s'est pas décollée du Répondant, comme si elle était soudée à lui. Pour préciser mon propos, je dirai qu'elle s'est frottée contre lui comme ça jusqu'à la Ca' d'Oro.

30. Quand à notre gauche nous avons vu flotter le Palazzo Vendramin Calergi, tout en finesse, les premières lueurs du soir illuminant ses fenêtres, j'ai raconté au Répondant que jusqu'à la fin mars il y avait là un casino, l'un des plus frénétiques au monde. Dans sa réponse, le Répondant a demandé avec intérêt si le fantôme du compositeur Wagner apparaissait parfois au-dessus de ses tables vertes, en quoi il a exprimé une certaine connaissance la situation.

31. À San Stae nous avons encore dépassé plusieurs palais moins importants que ceux du Grand Canal. Les lumières électriques jaillissaient autour de nous, accentuant les traits du visage du Répondant, ses lèvres minces, son sourcil gauche.

32. À droite défilaient les palais Battagia, Tron, Priuli. À gauche : Erizzo et Barbarigo, puis Gussoni.

33. En montrant au Répondant la Ca' Pesaro éclairé, je n'ai pas oublié de dire qu'il abritait deux galeries, même si, à ce qu'il m'a semblé, ce sujet a laissé le Répondant complètement indifférent. Il est vrai qu'au bout d'une minute, lorsque le style baroque du Cornèr della Regina a surgi devant nous, le Répondant a jeté au passage que ce ne serait pas mal de laisser son âme entre ses murs. D'après ses mots, j'ai conclu

que le Répondant avait déjà été informé par quelqu'un du fait que de nos jours il y a un prêteur sur gages dans les murs du Cornèr della Regina.

34. La poufiasse rouquine est finalement descendue à la Ca' d'Oro. Une érection, j'ose le supposer, n'a pas eu lieu, puis le Répondant, avec une vigueur suspecte, a lâché une série de questions, auxquelles j'ai été en mesure de donner une réponse immédiatement. Il s'est intéressé aux aspects suivants : quelle est la profondeur moyenne du Grand Canal ? Quelle en est la profondeur maximale ? Combien d'îles y a-t-il à Venise ? Y a-t-il des longueurs maximum que les gondoles ne doivent pas dépasser ? S'il est vrai que Venise s'enfonçe peu à peu dans l'abîme de la mer, avec quelle rapidité cela se produit-il ? Par an ? Par heure ? Par seconde ? Des mesures sont-elles prises pour empêcher Venise de couler ? Si oui, quels genres de mesures ? Y a-t-il des poissons dans les canaux ? Comment fonctionne le système des eaux usées de Venise ? Est-ce que la présence d'impuretés dans les eaux de la ville est vérifiée à l'aide d'appareils spéciaux ? Ou n'est-elle pas vérifiée ? Et pourquoi était-ce seulement maintenant qu'il a commencé à réaliser que mes yeux sont verts ?

35. Je lui ai répondu que Venise a été fondée par des fugitifs, qui se sauvaient devant les Huns et les Lombards, que les influences byzantines du début du Moyen Âge se ressentent jusqu'à nos jours, que tout l'or du monde a été transporté ici au cours des siècles, que tout le monde sans exception redoutait Venise dans le Vieux Monde, y compris les Vikings et les Turcs seldjoukides, mais seul Napoléon a réussi à la priver de sa virginité, que le palais illuminé derrière nous était précisément la Ca' d'Oro où, dans la cour intérieure, pavée de briques et ceinte de murs roux, sur le fond desquels se profile un escalier de marbre blanc, j'ai vu une licorne vivante au cours de l'été 1986, cette licorne à la voix plaintive qui se nomme unicornis absurdus, apparition à demi fantomatique, peu référencée et pratiquement jamais décrite ; elle a touché mon sein, et j'ai remarqué à cet instant à quel point les doigts du Répondant étaient longs et exquis.

36. Et pendant que les questions-réponses suivaient leur cours, nous sommes passés par la Ca' da Mosto, j'ai eu subitement envie de dire que c'était autrefois le célèbre hôtel Leon

Bianco ; dans ses chambres, même à ce jour, on retrouve différentes affaires oubliées par des personnes distraites des siècles passés, comme, par exemple, des éventails, des cure-dents, des aiguilles pour piquer les rivaux, des rubans et des jarretières, des cocardes et des plumes d'autruche, et des taches sur les draps. Ce sont les indestructibles témoins de certains aspects de la vie intime de nombreuses têtes couronnées, comme, par exemple, le tsarévitch russe Pavel, qui est venu ici avec une compagne de voyage inconnue ; une belle petite comédie érotique a été filmée sur la base de cette histoire entre ces murs. Le Répondant a répliqué qu'il s'agissait de l'épouse légitime du tsarévitch, apparemment la princesse de Poméranie et Schleswig-Holstein ou quelque chose comme ça.

37. Je ne mentionne même pas le palais de la Fontana, Sagredo, Michiel delle Colonne, ni celui de Morosini Brandolin.

38. Je ne peux, il est vrai, m'empêcher de mentionner le Palazzo dei Camerlenghi.

39. Je ne peux pas non plus ne pas mentionner que le Docteur, pendant le voyage en bateau, se taisait et paraissait fatigué, ce en quoi je lui étais terriblement reconnaissante.

40. Sur le pont du Rialto, la promenade avait déjà commencé à la lumière des premiers réverbères. Le Répondant m'a informée qu'on avait assisté ici à une réunion similaire de personnes il y a cinq cent cinquante ans. Je demande à la troisième chancellerie, sous-section « Recherche et enquête », de déterminer pourquoi il a dit cela.

41. Après le Rialto, le nombre de passagers s'est accru de nouveau dans des proportions catastrophiques ; je n'ai pas eu de ce fait la moindre occasion d'échanger ne serait-ce que quelques phrases jusqu'à San Silvestro, et même jusqu'à Sant' Angelo.

42. Après Sant' Angelo le vaporetto s'est vidé un peu, parce qu'une bonne dizaine de passagers, me semble-t-il, a débarqué pour aller au théâtre. J'ai voulu raconter au Répondant l'histoire touchante du Palazzo Grimani, qui accablait et pesait de toute sa masse. À mon avis, le Répondant n'a pas bien compris, car il s'est tu tout le long du chemin jusqu'à San Toma, puis il a enfin posé une question, et j'ai été forcée de réfléchir à ma réponse jusqu'à Ca' Rezzonico : est-ce que mon amour pour Venise n'est pas lié à des activités érotiques

– et par conséquent –, est-ce que je n’ai pas essayé de me guérir de cet amour à l’aide de certains exercices physiques ?

43. Ainsi, je n’ai pas pu dire un mot sur Mocenigo ou Ca’ Foscari, ni le Moro Lin ou Giustiniani. Et c’est seulement à l’approche de Ca’ Rezzonico que j’ai pu lui dire que nous n’avions plus qu’un arrêt, après quoi une sorte de musique pour orchestre de chambre extrêmement nerveuse a jailli par les fenêtres à demi éclairées du palais.

44. Ainsi, quand nous sommes sortis du bateau, près du pont de l’Accademia, la musique nous poursuivait toujours.

45. Les coupoles de Santa Maria della Salute ornées de sculptures étaient éclairées par en dessous. Dès qu’il est monté sur le pont de l’Accademia, le Répondant a prononcé une suite de mots mystérieuse : « Ah ! la vache ! » Prière de déchiffrer.

46. Sur le pont de l’Accademia, le Répondant a tout à coup demandé s’il était vrai que les femmes italiennes ne cessaient pas de faire l’amour, même lorsque les géraniums fleurissaient. Cela dépend des hommes italiens, ai-je déclaré, vous devriez demander à quelqu’un d’autre.

47. Au fil de ces conversations et de ces pensées, nous avons enfin abordé l’établissement bien connu de Monseigneur. Le docteur marchait un peu devant nous, tel un grand serviteur osseux avec une torche au-dessus de la tête et un stylet sur le côté.

48. À la porte, sous une lanterne verte, le giovinetto ravagé de l’hôtel, marqué de rides dues à l’alcool, nous a accueillis ; c’était un diable portant un tricorne garni d’une plume, qu’il a hardiment enlevé à notre approche, comme pour nous saluer, mais en vérité, pour mendier. Le docteur l’a évité avec détermination, mais le Répondant, au contraire, a joyeusement versé dans le gouffre sans fond du tricorne une poignée de pièces de toutes sortes, des groschen autrichiens, des halers slovaques et des bani roumains.

49. Après avoir entendu de ma bouche que cette modeste auberge bien connue existait depuis l’époque du gotico fiorito, le Répondant a demandé si les crachoirs, les cuvettes de toilettes, les bidets, les prises électriques, les interrupteurs et les téléphones étaient du même style.